



# UNE JÉRUSALEM CÉLESTE À BRUGES

Jan Dumolyn et  
Noël Geirnaert (éd.)

Le Domaine Adornes et  
la chapelle de Jérusalem

HANNIBAL

AVANT-PROPOS	7
PLAN DU DOMAINE ADORNES	10
CARTES	11
ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES ADORNES	12
INTRODUCTION	
LA PERTINENCE DE LA CHAPELLE DE JÉRUSALEM	15
<i>Jan Dumolyn et Noël Geirnaert</i>	
1. DES EXPATS GÉNOIS AUX NOBLES BRUGEOIS	23
<i>Jan Dumolyn et Mathijs Speecke</i>	
2. L'ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES ADORNES	41
<i>Paul Trio</i>	
3. LA FONDATION DE JÉRUSALEM, MICROCOSME DE LA SOCIÉTÉ DE LA FIN DU MOYEN ÂGE	65
<i>Nadine Mai</i>	
4. LA MAISON ET LA CHAPELLE D'ANSELM ADORNES À BRUGES	77
<i>Brigitte Beernaert</i>	

5.	SPLendeur RELIGIEUSE ET FAMILIALE DANS LA CHAPELLE DE JÉRUSALEM	95
	<i>Jos Koldeweij</i>	
6.	NOUVELLES RECHERCHES SUR LES TOMBES D'ANSELM ADORNES ET MARGARETA VAN DER BANCK	115
	<i>Femke Germonpré, Frederik Roelens, Guenevere Souffreau et Katrien Van de Vijver</i>	
7.	LA CONSERVATION PRIVÉE DU DOMAINE ADORNES	123
	<i>Véronique de Limburg Stirum</i>	
	REMERCIEMENTS	135
	ILLUSTRATIONS	139
	ANNEXE 1	
	Testament d'Anselm Adornes (1470)	275
	<i>Noël Geirnaert</i>	
	ANNEXE 2	
	Fragment de généalogie rédigé par Jan Adornes en 1470 ou peu après	294
	ANNEXE 3	
	La généalogie de la famille Adornes (GA)	295
	<i>Paul Trio</i>	



## AVANT-PROPOS

De nombreux articles et ouvrages ont été écrits sur la famille Adornes et la chapelle de Jérusalem, réalisation spectaculaire qui se dresse fièrement dans le paysage brugeois. Il y sera bien sûr souvent fait référence dans les pages qui suivent. Mais c'est la première fois cependant qu'autant d'experts sont réunis pour contribuer chacun à l'éclairage d'une facette spécifique de cette captivante histoire familiale. Cette approche pluridisciplinaire, inédite depuis l'ouvrage de Noël Geirnaert et André Vandewalle en 1983, constitue un enrichissement considérable de la « science » des Adornes.

On pourrait être tenté de conclure que, cette fois, tout est dit. Mais rien n'est moins vrai. Ce livre ne représente en rien la fin de quelque chose. Bien au contraire, il met en lumière de multiples questions encore sans réponse et ouvre la voie à d'autres pistes de recherche. Le brouillard qui entoure les origines généalogiques des Adornes de Bruges s'éclaircit, mais il est loin d'être dissipé (la diversité des graphies des noms au Moyen Âge n'aide pas) ; certains voyages d'Anselm Adornes pourraient être davantage étudiés, de même que les possessions familiales en dehors de Bruges. On pourrait également investiguer davantage sur le milieu social plus large dans lequel évoluait la famille : des amis et partenaires politiques aux locataires et au personnel. Les archives offrent encore de nombreuses possibilités aux futurs chercheurs. Non seulement cet ouvrage nourrit notre savoir mais, de plus, il éveille l'appétit.

En cela, la parution de ce livre répond à mes yeux à l'un des principaux objectifs, sinon le principal, de toute politique de conservation de patrimoine historique et artistique : la compilation scientifique et la diffusion du savoir le concernant. La qualité de ce savoir est cruciale car il constitue la mémoire sur laquelle se fonde notre pensée présente et future. On le sait, il convient d'aborder le passé de manière rationnelle, sans trop d'émotion et en faisant preuve de sens critique. Par le biais de ce livre, les auteurs contribuent à faire évoluer la mémoire, familiale entre autres, vers un savoir plus objectif et finalement plus humain, transmissible aux générations futures pour leur plus grand bénéfice.

J'ai l'honneur et le plaisir de rédiger les premières et les dernières lignes de l'ouvrage que vous tenez entre les mains. Ce sont les moins scientifiques mais peut-être les plus émerveillées, par le travail accompli mais aussi par les perspectives, l'ouverture vers un monde qui ne cesse de nous inspirer dans nos actions pour faire vivre le Domaine Adornes. C'est pourquoi j'exprime ici au nom de tous les descendants des Adornes, mais aussi de toutes les personnes montrant un intérêt particulier pour ce patrimoine et son histoire (collaborateurs, passionnés, guides...), une profonde gratitude pour le travail exceptionnel et gigantesque qui a été accompli.

Véronique de Limburg Stirum







## PLAN DU DOMAINE ADORNES, 2024

Les sœurs apostolines, congrégation fondée par Agnes Balliques à Anvers en 1680, s'installent à Bruges à partir de 1717 et, après de nombreuses pérégrinations, arrivent au Domaine Adornes en 1835. Elles concluent alors un contrat de bail avec François de Thiennes, construisent une nouvelle et haute aile en briques le long de la Peperstraat et y établissent une école de dentelle. Dès le début, leur objectif est de dispenser une éducation, en particulier aux jeunes filles indigentes, ce qui inclut l'enseignement de la dentelle. En 1899, elles construisent une nouvelle école dans la Balstraat, dans le jardin du Domaine. À partir de 1961, l'école est devenue un centre de dentelle. Parallèlement, les sœurs apostolines ont construit, en 1955, un centre de soins sur une partie du terrain. Elles ont quitté définitivement le domaine des Adornes en 1986 (et le centre de soins en 2016).

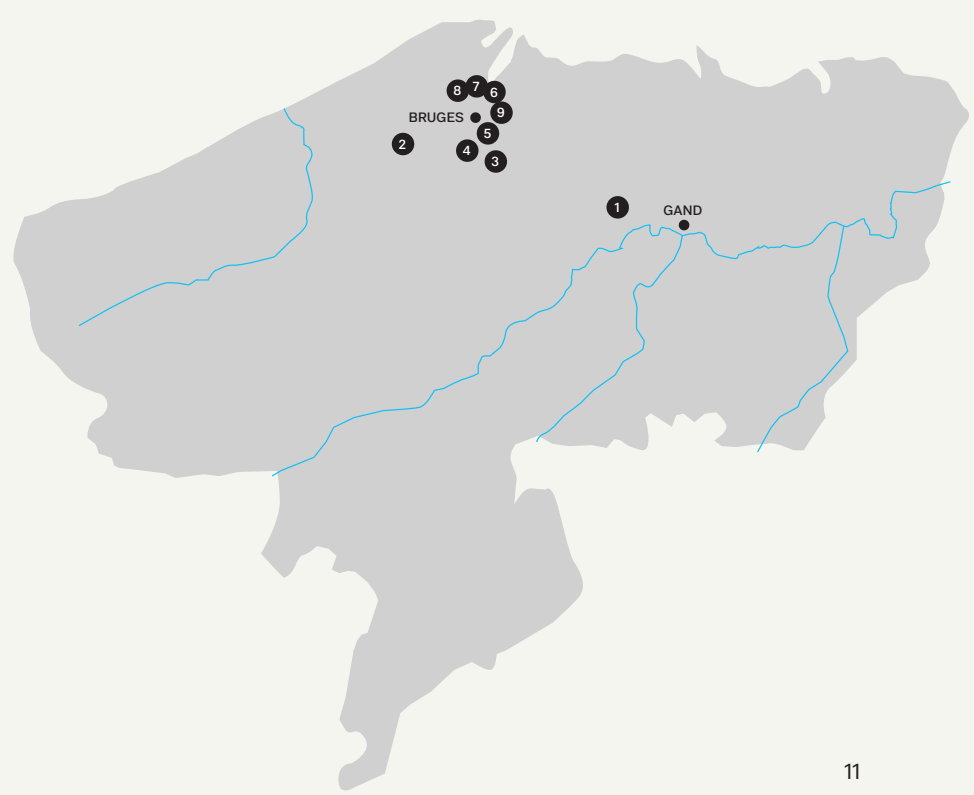
1. La chapelle
2. Les maisons-Dieu
3. Maison Pieter II
4. Maison (Anselm) Adornes
5. L'aile construite au XIX<sup>e</sup> siècle
6. L'école de dentelle (1899)





## L'ÉCOSSE

1. Edinburgh
2. Blackness
3. North Berwick
4. Perth
5. Cortachy



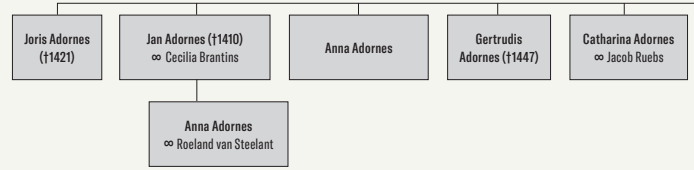
## COMTÉ DE FLANDRE (fiefs et seigneuries d'Anselm Adornes vers 1483)

1. Ronsele (Zomergem)
2. Slansheerenwalle (Koekelare)
3. Ghendbrugge (Hertsberge)
4. Ruddervoorde (Oostkamp)
5. Nieuwburg (Oostkamp)
6. Moerkerke (Damme)
7. Oostkerke
8. Dudzele
9. Viven

# ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES ADORNES

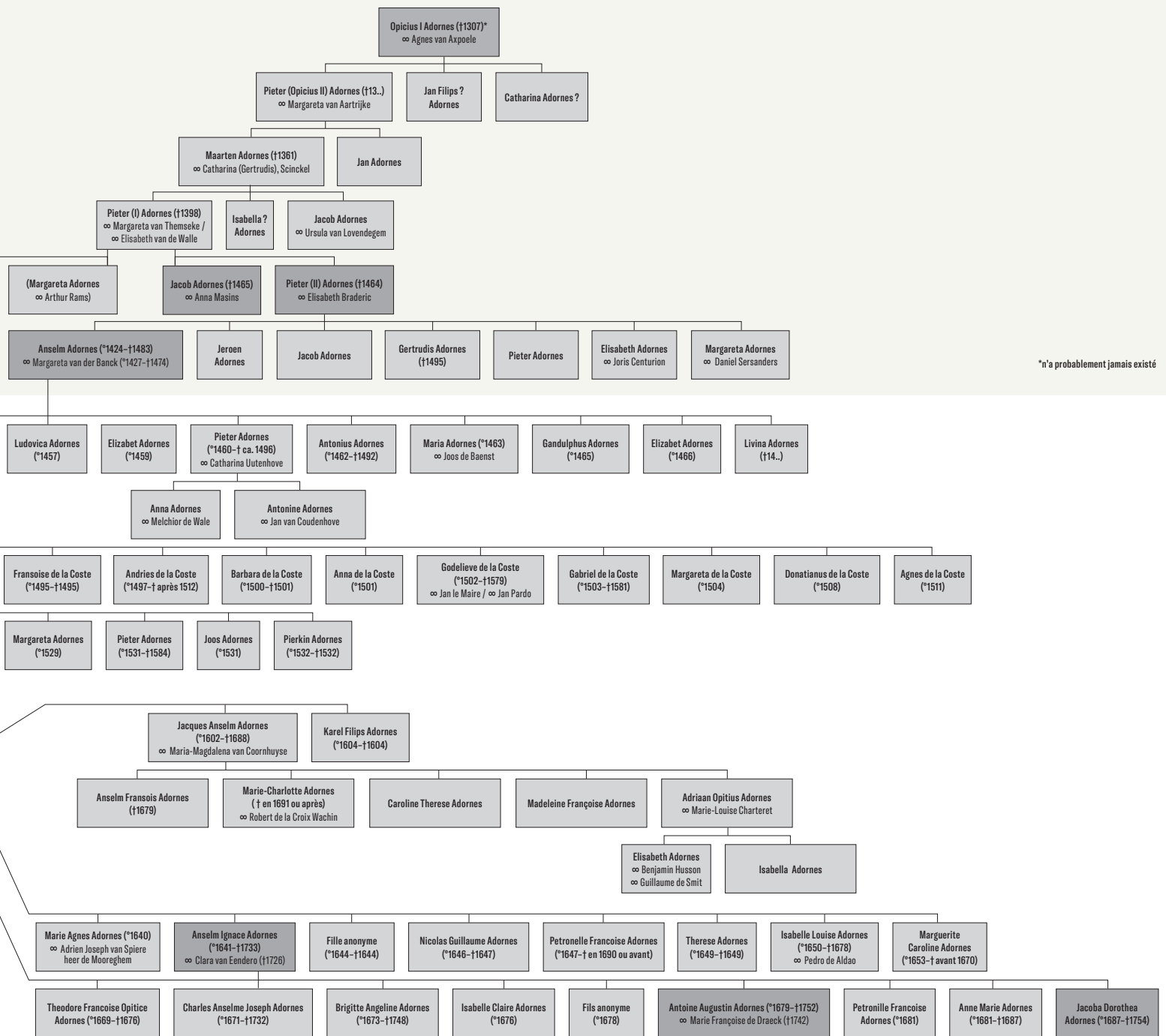
## et descendants des administrateurs du domaine des Adornes et de la chapelle de Jérusalem

Partie de la généalogie des Adornes soumise à un examen critique dans cet ouvrage par Jan Dumolyn, Mathijs Speecke et Paul Trio.



Partie de la généalogie des Adornes telle qu'établie par des recherches antérieures.





\*n'a probablement jamais existé



INTRODUCTION

# LA PERTINENCE DE LA CHAPELLE DE JÉRUSALEM

L'héritage matériel et  
symbolique des Adornes

Jan Dumolyn et Noël Geirnaert

La chapelle de Jérusalem, appelée à tort *église de Jérusalem* par de nombreux Brugeois en raison de son caractère imposant, est l'un des édifices les plus fascinants de la Venise du Nord. Sans doute Bruges compte-t-elle, parmi ses attractions touristiques, de nombreux autres vestiges monumentaux de la fin du Moyen Âge. Cependant, par la forme et le style, la chapelle de Jérusalem, pastiche architectural de l'église du Saint-Sépulcre, érigée par la famille Adornes au xv<sup>e</sup> siècle, attire immédiatement l'attention. Ce bâtiment a quelque chose de particulier. Dans le paysage urbain de Bruges, c'est une construction exceptionnelle. Tant comme auteurs de ce livre que comme médiévistes brugeois peut-être pas trop soucieux d'objectivité, nous ne cherchons pas à nier notre admiration et notre fascination pour ce magnifique élément du patrimoine architectural (ill. 1-3).

Pourquoi un nouveau livre sur la chapelle de Jérusalem ? Jusqu'à présent, elle n'est pas passée inaperçue dans la littérature consacrée à l'histoire de l'architecture<sup>1</sup>. Même dans les ouvrages de vulgarisation, cet édifice énigmatique a été tôt remarqué. Dès 1843, Jean Jacques Gailliard a publié ses *Recherches sur l'Église de Jérusalem à Bruges. Suivies de données historiques sur la Famille du Fondateur*, une brochure richement illustrée destinée à l'élite, à Bruges comme au-dehors<sup>2</sup>. Et moins d'un siècle plus tard, en 1935, des touristes flamands d'un milieu plus populaire ont pu découvrir la chapelle, dans la revue alors très vendue du *Vlaamse Toeristenbond*, à travers un article de Joseph De Smet, archiviste de l'État à Bruges et écrivain prolifique<sup>3</sup>.

À Bruges même, depuis les années 1980, la chapelle est de plus en plus connue du grand public. En 1983, le *Kulturele Kring Sint-Anna* organise une promenade nocturne des Adornes, à l'occasion de l'exposition *Adornes en Jeruzalem. Internationaal leven in het 15de- en 16de-eeuwse Brugge*, à laquelle a collaboré un des soussignés. Cette exposition coïncide avec le cinq-centième anniversaire de la mort d'Anselm Adornes (1424-1483)<sup>4</sup>.

En revanche, le bâtiment séculier adjacent à la chapelle, la résidence de la famille Adornes, dont la plus grande partie date encore du xv<sup>e</sup> siècle (ill. 4-5), n'a jamais fait l'objet d'une attention particulière. Jusqu'il y a peu, ce palais urbain avec jardin est resté littéralement dans l'ombre de la chapelle. Pourtant, il constitue lui aussi un élément très important du patrimoine architectural. Bien que des vestiges du xv<sup>e</sup> siècle aient été conservés dans plusieurs résidences encore existantes de l'élite brugeoise, en effet, il ne reste dans la ville que quelques palais de nobles citadins ou résidences patriciennes de la période bourguignonne.

Si l'Hôtel Gruuthuse a été presque entièrement reconstruit en style néogothique, l'Hôtel de Watervliet, sur l'Oude Burg, et l'Hôtel Bladelin, dans la Naaldenstraat (ill. 7), sont particulièrement bien conservés. Mais le complexe de Jérusalem l'est mieux encore et plus complètement. Ce palais urbain, avec son jardin et sa chapelle – auquel s'ajoutent en fait les maisons-Dieu dans la Balstraat –, constitue, en tant qu'ensemble, une des reliques les plus saisissantes du paysage urbain, pourtant déjà si riche, de Bruges. L'ensemble constitue la *legacy*, le patrimoine d'une remarquable famille brugeoise de la fin du Moyen Âge et de ses descendants.

Le principal prétexte à cet ouvrage est la manière exemplaire dont les propriétaires privés actuels, la famille de Limburg Stirum, qui descend en ligne directe des Adornes, traitent ce bien historique. La force motrice de cet élan n'est autre que la comtesse Véronique de Limburg Stirum. Sous son impulsion, une dynamique exceptionnelle s'est développée sur le site des Adornes-Jérusalem au cours de la dernière décennie.

Tant l'entretien et la rénovation des bâtiments que l'organisation d'événements artistiques et culturels ont bénéficié d'une attention systématique, qui s'est souvent traduite par une combinaison réussie d'architecture médiévale et d'art contemporain. Nous ne pouvons qu'espérer que ces initiatives continueront à se développer à l'avenir. Dans le dernier chapitre de ce livre, Véronique de Limburg Stirum évoque les défis inhérents à la gestion privée d'un tel site médiéval.

En fait, il est surprenant que, contrairement à la chapelle, la résidence ait jusqu'ici suscité si peu de recherches historiques et architecturales systématiques. Car la famille Adornes elle-même et certainement son plus célèbre rejeton Anselm – né voici six cents ans, ce qui constitue le deuxième prétexte à cet ouvrage – ont été étudiés par de nombreux historiens et historiens de l'art. Et, plus fréquemment encore, cette noble famille patricienne a été brièvement mentionnée ou citée.

Cet intérêt a débuté au xix<sup>e</sup> siècle. Le premier exploit à retenir l'attention a été le pèlerinage d'Anselm Adornes à Jérusalem. Dès le milieu du xix<sup>e</sup> siècle, Jules De Saint-Genois a évoqué ce voyage dans son livre *Les Voyageurs belges*<sup>5</sup>. Les récits de voyage ont très tôt séduit les érudits, et leur succès ne devrait pas se démentir. L'éminent médiéviste français Jacques Heers a publié le récit du voyage d'Anselm avec la philologue Georgette de Groër, et des historiens flamands contemporains, comme Peter Stabel et Paul Trio, continuent de publier à propos de ce pèlerinage<sup>6</sup>. La géographie sacrée de Jérusalem et les manuels destinés aux pèlerins ont également été abordés indirectement dans ce cadre<sup>7</sup>. Grâce à son voyage, Anselm a même acquis une importance suffisante pour mériter son propre lemme dans le *Lexikon*

des *Mittelalters*, distinction qui n'est certainement pas accordée à n'importe quel personnage médiéval<sup>8</sup>.

À cet égard, l'attention des érudits s'est d'abord focalisée sur les dimensions religieuses du pèlerinage et sur une représentation de l'Orient plus pittoresque ou, selon les termes du critique littéraire palestinien Edward Saïd, « orientaliste », occidentale et teintée de colonialisme<sup>9</sup>. Mais, au cours des dernières décennies, ce sujet a été étudié d'une manière moins eurocentrique, les contacts et échanges économiques et culturels avec le monde musulman passant au premier plan. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il s'agit de la famille Adornes, et en premier lieu de son héros Anselm, l'axe principal est toujours le voyage à Jérusalem.

Outre l'intérêt pour ce pèlerinage, un deuxième jalon de la recherche sur les Adornes fut la publication par Alphonse De Poorter, prêtre et bibliothécaire de la ville, d'une série de documents, tirés des archives des Adornes, sur les livres de la famille dans et autour de la chapelle de Jérusalem<sup>10</sup>. Ces textes révèlent les intérêts intellectuels de différents membres de la famille. Ils ont constitué le point de départ des recherches ultérieures de Jan Vandamme, et surtout d'Albert Derolez et de Noël Geirnaert<sup>11</sup>. Il en ressort que, par ses initiatives culturelles et ses intérêts littéraires, la famille Adornes peut être comparée aux humanistes italiens du Quattrocento. En 2020, toutefois, cette affirmation a été nuancée par Sabrina Corbellini et Margriet Hoogvliet, qui ont situé l'initiative des Adornes concernant une bibliothèque dans la chapelle de Jérusalem dans le cadre d'autres fondations de la fin du Moyen Âge en Europe du Nord<sup>12</sup>.

L'intérêt constant de De Poorter pour la culture et la mentalité de la famille Adornes a abouti en 1931 à l'édition du testament d'Anselm Adornes, rédigé peu avant son départ pour la Terre Sainte en 1470. En fin du présent ouvrage, ce texte important bénéficie à nouveau d'une édition critique, hélas seulement sur la base d'une copie restaurée, l'original étant toujours perdu. Dans le testament d'Anselm, un passage surtout attire l'attention : la référence à deux petits panneaux de Jan van Eyck représentant saint François. Ce passage n'était pas inconnu : dès 1860, il avait été publié par l'archiviste lillois Alexandre Pinchart<sup>13</sup>. En conséquence, la famille Adornes peut toujours compter sur l'attention des spécialistes des primitifs flamands.

Une troisième approche importante des Adornes et de la chapelle de Jérusalem est celle de l'histoire de l'art. Sur des sujets aussi divers que les panneaux de Van Eyck, appartenant probablement à la famille, les portraits de Pieter Adornes et de son épouse, vraisemblablement exécutés par Petrus Christus, les vitraux de la chapelle, les remarquables dessins à la plume de l'époque, avec les portraits d'Anselm Adornes et de

Margareta van der Banck, ou encore les autres liens possibles entre des œuvres existantes et les Adornes des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, plusieurs chercheurs ont apporté leur précieuse contribution<sup>14</sup>.

En ce qui concerne la chapelle de Jérusalem elle-même comme « ensemble artistique », y compris le mausolée, il faut citer les travaux récents de Kirkland-Ives et de Mai, ceux de cette dernière étant partiellement cités dans le présent ouvrage<sup>15</sup>. Celui-ci se distingue également par la contribution systématique de Jos Koldeweij sur l'intérieur de la chapelle, un inventaire qui énumère et décrit en détail, pour la première fois, toutes les œuvres d'art et les objets religieux. Il ne fait aucun doute que ce chapitre donnera lieu à des recherches plus approfondies.

Il existe aussi une autre raison, plus simple, d'étudier les Adornes : comme une étude de cas dans l'histoire de la noblesse et de la famille en général. L'intérêt purement généalogique pour cette lignée s'est maintenu, à l'aube de l'époque moderne, dans toutes sortes de manuscrits et d'arbres généalogiques, ainsi que dans des ouvrages de référence spécifiques sur la noblesse. Même Gailliard, déjà nommé, a repris leur généalogie, dans les années 1840, dans son étude singulièrement peu fiable sur les familles brugeoises. Et la famille figure évidemment aussi dans divers recueils généalogiques, *nobilitaires* et autres ouvrages du même type, à considérer de préférence d'un œil critique<sup>16</sup>.

Entre-temps, les Adornes apparaissent aussi indirectement dans des études sur d'autres thèmes. Le baron brugeois Albert van Zuylen van Nyevelt, archiviste de l'État, s'est intéressé à la famille dès 1929, dans le contexte de la vie à la cour de Bourgogne<sup>17</sup>. Les Adornes ont aussi émergé régulièrement dans l'histoire sociopolitique de la Flandre pendant la période bourguignonne<sup>18</sup>. Les historiens de l'économie, et surtout les spécialistes du commerce extérieur et de la présence italienne à Bruges, les ont aussi occasionnellement mentionnés<sup>19</sup>. Les spécialistes de l'histoire des relations diplomatiques, notamment avec l'Écosse, leur ont également témoigné un grand intérêt, en raison du rôle joué par Anselm Adornes dans les relations bourguignonnes avec ce royaume<sup>20</sup>. Par ailleurs, un voyage diplomatique d'Anselm en Pologne a récemment retenu l'attention<sup>21</sup>.

En résumé, les Adornes, et surtout Anselm, ont souvent suscité l'intérêt des chercheurs, mais, jusqu'à présent, une synthèse faisait défaut. Même après la publication de ce livre, du reste, il y aura encore du travail ! En 1987 et 1989, l'un des auteurs de cette introduction a publié un accès aux archives de la famille Adornes et de la Fondation de Jérusalem, consistant en un inventaire de l'ensemble des archives et une liste des régestes (les régestes sont de brefs résumés de chartes) et des lettres



- 1 Comme dernière publication scientifique, nous ne mentionnons ici que la thèse publiée de Nadine Mai : Mai 2021.
- 2 Gailliard 1843.
- 3 De Smet 1935, 361-364.
- 4 Geirnaert 1983.
- 5 De Saint-Genois 1846 ; Feys 1891 ; De Smet 1974 ; Storme 1981 ; E. de la Coste 1855 ; Th. de Limburg Stirum 1881.
- 6 Heers & De Groer 1978 ; Trio 2021 ; Stabel, sous presse.
- 7 E.a. Viaene 1982.
- 8 Heers 1977.
- 9 Said 1978.
- 10 De Poorter 1909.
- 11 Vandamme 1971 ; Derolez 1972, 1966, 1997 ; Geirnaert 1989.
- 12 Corbellini & Hoogvliet 2020.
- 13 De Poorter 1931 ; Pinchart 1860.
- 14 E.a. Rischel 1997 ; Gellman 1994 ; Geirnaert 2000 ; Périer-D'Ieteren 2012 ; Zdanov 2015a, 2015b.
- 15 Kirkland-Ives 2008, 2010, Mai 2016a, 2021.
- 16 Par ex. De Vegiano & De Herckenrode 1862-1876, I, 10-11.
- 17 Van Zuylen van Nyevelt 1929.
- 18 Des membres de la famille apparaissent notamment dans les démêlés politiques de 1436-1437/38 et 1477-1488 : voir e.a. Dumolyn 1997 et Haemers 2009.
- 19 Par ex. dans Lambert 2006.
- 20 MacQuarrie 1982.
- 21 Mozejko 2012.
- 22 Buylaert, De Clercq & Dumolyn 2011.
- 23 Douxchamps 2014.







1

# DES EXPATS GÉNOIS AUX NOBLES BRUGEOIS

Une identité orientée vers Jérusalem

Jan Dumolyn et Mathijs Speecke

Les Adornes faisaient partie des familles les plus importantes de Bruges à l'époque du bas Moyen Âge. C'était une de ces typiques familles de marchands qui ont accédé à la noblesse à la fin de l'époque médiévale. L'histoire familiale fascinante des Adornes nous entraîne dans un voyage à travers les développements socioéconomiques, politiques et culturels de la Bruges des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles<sup>1</sup>. Ils ont atteint l'apogée de leur puissance et de leur prestige avec Anselm Adornes (parfois appelé Anselmus dans la littérature spécialisée), qui a veillé à l'achèvement de la chapelle de Jérusalem, dont il aurait posé la première pierre dans sa petite enfance.

Anselm Adornes, dont ce livre célèbre le six-centième anniversaire de la naissance, a vécu de 1424 à 1483, soixante années qui coïncident plus ou moins avec la dernière grande période de prospérité de la métropole commerciale, ainsi qu'avec le rayonnement culturel de la cour des ducs de Bourgogne, qui régnaient alors sur la Flandre. La magnifique chapelle de Jérusalem, bâtiment unique dans le paysage urbain médiéval, est le résultat le plus spectaculaire d'une stratégie familiale progressive mais délibérée de distinction sociale depuis le deuxième quart du XIV<sup>e</sup> siècle et de l'épanouissement d'une identité familiale autour de la Terre Sainte durant les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles.

## LES ANTÉCÉDENTS : CHANGEURS, HOSTELIERS ET POLITIENS À BRUGES

Selon tous les historiens qui ont écrit jusqu'à présent à propos des Adornes – bien que les plus sages d'entre eux l'aient souvent fait au conditionnel –, Anselm était un rejeton de la cinquième génération de la branche de la puissante famille génoise Adorno, arrivée en Flandre au cours du XIII<sup>e</sup> siècle. L'ancêtre supposé des Adornes de Bruges – graphie la plus courante de leur nom dans les sources flamandes – était un certain Opicino Adorno (parfois appelé Opitius ou Opicius). Cet Opicino aurait accompagné le comte Guy de Dampierre lors de la croisade du roi de France Saint Louis à Tunis en 1269-1270. Cependant, ce personnage obscur n'est connu que par une généalogie du XVI<sup>e</sup> siècle, dont une critique historique approfondie est présentée, dans le présent ouvrage, dans la contribution de Paul Trio. Le soi-disant Opicino n'apparaît ni dans le compte détaillé de cette expédition, conservé par hasard, ni dans aucun autre texte contemporain<sup>2</sup>.

Il est donc presque certain que ce premier Opicino n'a jamais existé. Le fait que la famille Adornes était, comme elle l'a affirmé par la suite, d'origine génoise, a été prouvé pour la première fois grâce à de nouveaux documents d'archives. Depuis 1277, en effet, les premières galères génoises relâchaient à Sluis, avant-port de Bruges. Dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, les marchands et financiers italiens étaient déjà nombreux en Flandre, et surtout à Bruges, qui, comme chacun sait, est devenue à cette époque le centre commercial et financier le plus important du nord-ouest de l'Europe.

Au XIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIV<sup>e</sup>, certains membres génois de la famille Adorno – une famille qui n'avait pas encore entamé sa véritable ascension sociale dans sa ville natale de Gênes – étaient déjà en contact avec les Pays-Bas en tant que marchands et banquiers. C'est un fait clairement documenté dans les sources<sup>3</sup>. Jusqu'ici cependant, nous n'avons trouvé aucune trace d'une branche spécifiquement *brugeoise* des Adornes dans les documents d'archives brugeois, pourtant déjà assez abondants à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIV<sup>e</sup>. Les Adornes ne semblent donc pas avoir été présents à Bruges avant l'an 1300.

Selon la généalogie standard de la famille, un deuxième Opicino Adornes, fils supposé du premier, aurait épousé Margareta van Aartrijke, fille de Jan<sup>4</sup>. Les Van Aartrijke étaient une famille d'hosteliers brugeois de premier plan, ce qui aurait constitué une alliance logique pour un marchand ou un financier génois récemment débarqué. Cet Opicino II aurait été enterré au couvent des Clarisses de Bruges, selon ce qu'a précisé son descendant beaucoup plus tardif Jan Adornes dans son récit de pèlerinage à Jérusalem, rédigé en 1471 ou peu après (et

auquel nous reviendrons)<sup>5</sup>. Jan Adornes aurait vu de ses yeux la pierre tombale d'Opicino. Tout cela semble déjà beaucoup plus crédible que l'histoire de la croisade avec Opicino I<sup>er</sup> dans le rôle principal, une histoire à laquelle Jan Adornes ne fait d'ailleurs aucune allusion.

À l'heure actuelle, le présumé Opicino II n'a pas été retrouvé, lui non plus, dans les documents de l'époque. Cependant, pourquoi son descendant Jan aurait-il menti au sujet d'une pierre tombale dont l'existence aurait pu être vérifiée par ses contemporains ? Même la famille Van Aartrijke, encore très importante à Bruges du vivant de Jan, aurait pu contester cette prétendue descendance. Jan Adornes aurait-il voulu relier son ancêtre également fictif à l'une des principales familles de Bruges, une famille qui avait accédé à la noblesse dans le courant du XV<sup>e</sup> siècle, afin de magnifier son propre statut<sup>6</sup> ? En outre, le prénom Opicino, peu fréquent, interpelle. On connaît un Opicinus de Canistris, mystique italien du XIV<sup>e</sup> siècle, auteur de cartes allégoriques. Il est tentant, mais aussi hautement spéculatif, d'associer son activité cartographique à l'esprit d'aventure et à l'intérêt cosmologique de la famille, afin de justifier tout choix de nom ultérieur projeté sur un ancêtre<sup>7</sup>.

Conclusion provisoire : Opicino II a peut-être réellement existé, éventuellement au début du XIV<sup>e</sup> siècle, mais il reste lui aussi enveloppé de brume et n'apparaît dans aucun document original contemporain. Opicino I<sup>er</sup>, pour sa part, est incontestablement – nous y reviendrons – un personnage fictif, invention qui s'explique par le désir de la famille de descendre d'un « croisé » (de sorte qu'il a peut-être reçu le nom du plus ancien membre connu de la famille, censé dès lors être le fils d'un père homonyme).

Le premier Adornes brugeois dont nous soyons en mesure de confirmer l'existence avec une certitude absolue est un certain *Pierres de Hardorne, van Geneven* (« Pierres de Hardorne, de Gênes ») (ill. 8) ; il est mentionné dans un compte de « *heervaarden* » (campagnes militaires) qui ont eu lieu en 1327 dans le cadre de la révolte de la Flandre maritime (1323-1328). Pour financer la milice urbaine, une capitation spéciale ou *pointinghe* a été imposée à au moins 288 bourgeois de Bruges. Le dénommé Pierres y a contribué à hauteur de 27 sous gros de Flandre, soit près de sept fois la somme médiane de quatre sols<sup>8</sup>.

À en juger par le montant versé, il faisait donc partie des habitants les plus fortunés de la ville. Seul Willem Reyfin était encore plus riche : il a payé 38 sols 9 deniers gros de Flandre<sup>9</sup>. La mention sur la liste des contribuables nous apprend également qu'en 1327, Pieter Adornes possédait certainement déjà le statut de bourgeois de Bruges, mais qu'il devait être arrivé de Gênes depuis peu. Les collecteurs d'impôts ont en

« Durant cette période, Pieter I<sup>er</sup> s'est aussi révélé un homme d'affaires avisé. »

effet jugé nécessaire de préciser qu'il était originaire de *Geneven*. Il comptait ainsi parmi les tout premiers Génois établis durablement à Bruges.

Vers 1290, un certain maître Symoen van Geneven (« Simon de Gênes »), déjà actif dans la ville en tant que forgeron, fut l'un des principaux constructeurs de la Waterhalle<sup>10</sup>. Ensuite, en 1318/1319, Daniel de Ghohaen et Amiet de Locre, tous deux génois, ainsi qu'au moins quatre autres personnes d'origine italienne, ont acquis, selon les comptes de la ville, le statut de bourgeois de Bruges. Pierres de Hardorne a-t-il suivi peu de temps après ? Ou bien a-t-il été repris sur les listes des bourgeois un peu auparavant, en 1313/1314, 1314/1315 ou 1317/1318, années comptables pour lesquelles les comptes cruciaux de la ville font malheureusement défaut ?

Quoi qu'il en soit, il est très probable que ce Pierres de Hardorne n'était autre qu'un certain Pierre Dadourre/Dadour, bourgeois du quartier des Carmes, mentionné en 1338/1340 comme membre de la milice communale<sup>11</sup>. Il s'agit sans doute aussi du même sire Pierres d'Adornes mentionné dans une charte de 1353. Ce sire Pierres a eu deux enfants, nommés Martin d'Adorne et Jan d'Adorne. Martin était marié à la demoiselle ou *jonfrouwe* Trude, fille de *ser* Jacob Scinckel (les Scinckel étaient également une famille brugeoise de courtiers et d'hosteliers). Au cours de cette année-là, les deux frères ont fait don d'une maison dans la rue Genthof à Jacob Braderic, lui-même rejeton d'une famille d'hosteliers. Le document qui nous fournit cette information, récemment découvert et acquis par les Archives de la Ville de Bruges, est l'une des plus anciennes chartes des archives des Adornes<sup>12</sup>.

En 1353, ces deux frères étaient donc déjà adultes – c'est-à-dire âgés d'au moins vingt-cinq ans –, ce qui implique peut-être que leur père Pieter Adornes était arrivé à Bruges dès les années 1320-1330, constatation qui coïncide parfaitement avec la mention de Pierres

- comme un impôt de capitation imposé aux plus riches bourgeois de la ville, en particulier ceux qui ne participaient pas aux campagnes militaires. Le taux d'imposition n'est pas connu.
- 9 *Ibidem*, f° 2r°. Nota bene : sur les 288 postes de revenus dans les comptes, *Pierres de Hardorne, van Geneven*, figure en principe « seulement » à la quatrième place. La première place est occupée par les *hagheporters* (bourgeois forains) de Koolkerke avec un impôt total de 3 livres 16 sous 6 deniers de gros, et la deuxième place par les *enfants Douchemanier*, qui contribuaient à la hauteur de 3 livres de gros (et qu'il nous a été impossible d'identifier plus précisément). Dans les deux cas, il s'agit d'un impôt pour plusieurs personnes en un seul montant, raison pour laquelle nous n'avons pas inclus ces postes de revenus dans nos calculs.
- 10 Gilliodts-Van Severen 1871-1885, *Introduction*, 47, n. 1.
- 11 Verbruggen 1962, 99.
- 12 AMB, Aanwinsten Adornes 2020 : charte du 9 mars 1352 o.s., 1353 n.s.
- 13 De Smet, Vandewalle & Wyffels 1965-1977, II/2, 1519.
- 14 Assmann 1995.
- 15 Comme l'affirme aussi Paul Trio dans cet ouvrage.
- 16 Geirnaert 1987, 12.
- 17 Ce qui correspondrait à l'arbre généalogique déjà établi dans Geirnaert 1987, 167.
- 18 Murray 2002, 185-186. Cet auteur ne semblait d'ailleurs pas non plus accorder le moindre crédit à l'existence des Opicino.
- 19 De Meester 2018, 24-2. Voir aussi AE, Sint-Salvators, S291 (poste 1373), f. 16r et AMB, CPAS, Potteriehospitaal, R25 (après 1398), f. 18.
- 20 AMB, Oud Archief, 96. Stadscartularia, Oude Wittenboek, f° 160r°.
- 21 Gilliodts-Van Severen 1871-1885, III, 275 ; Maréchal 1955, 121.
- 22 AGR, Chambres des Comptes, Registres, n° 13677, f° 25v°.
- 23 Gilliodts-Van Severen 1871-1885, III, 90-95, 120, 212, 258, IV, 167.
- 24 De Roover 1948, 16 ; Gilliodts 1904-1906, I, 342 ; Marechal 1949, Joseph, 34 ; Vandewalle 1983.
- 25 Voir e.a. la récente synthèse sur Gênes d'Epstein 2001.
- 26 Buylaert, De Clercq, & Dumolyn 2011.
- 27 Buylaert 2011, 214, 244.
- 28 Gilliodts-Van Severen 1871-1885, IV, 529.
- 29 Dumolyn 2007.
- 30 Gilliodts-Van Severen 1904-1906, I, 683.
- 31 Dumolyn & Lambert 2018.
- 32 Vanden Haute 1913,8.
- 33 Buylaert 2011. Dans la bulle d'Eugène IV, 13 juillet 1435, ils sont déjà appelés *nobiles viri* (Geirnaert 1987, registre 60, inv. n° 716).
- 34 Par commodité, nous nous basons ici sur l'arbre généalogique de Geirnaert 1987, 167.
- 35 Haemers 2007.
- 36 De Busscher 2016, 141.
- 37 Gilliodts-Van Severen 1871-1885, IV, 479 ; Van den Abeele 2000, 75-77, 93, 113 ; Brown 2011, 141, 179, 209 ; Crombie 2016, 53, 73, 91.
- 38 Contexte chez Haemers 2009.
- 39 Haemers 2009, 184, 197.
- 40 Le marchand génois Mornel Damar ou Damas a prêté en 1381 20 livres de gros à la ville de Bruges, voir Gilliodts-Van Severen 1904-1906, I, 326 et 399. Voir également *Ibidem*, 33, 278, 430 et 507 pour les membres de la famille De Vinaldi et 450 de la famille Sigalle. Des membres de la famille de marchands génois Spinola sont présents à Bruges depuis 1277, voir Doehaerd 1938, 10 et Gilliodts-Van Severen 1904-1906, *passim*. En 1399, il est fait mention d'un certain Lasare de Vinande, marchand de Gênes (Gilliodts-Van Severen 1904-1906, 409).
- 41 Un certain *Willaume Sigales* est identifié, dans une source de 1378, comme étant un marchand catalan (Gilliodts-Van Severen 1904-1906, I, 288). En 1514, toutefois, il est également question d'un *Constantin Sigalle*, membre de la nation génoise (*Ibidem*, II, 450).
- 42 Buylaert 2010c ; Van den Abeele & Catry 1992, 23 ; Haemers 2009, 183 ; une liste provisoire des auberges de Bruges à cette époque a été établie par Toon de Meester 2018 ; Geirnaert 1986, 289.
- 43 Macquarrie 1982.
- 44 Mozejko 2012.
- 45 De Poorter 1931, 225-239. Et voir la nouvelle édition de Noël Geirnaert en annexe 1 de cet ouvrage.
- 46 Ainsworth & Martens 1995, 156.
- 47 Geirnaert 2000.
- 48 Gellman 1995, 101-114 ; Martens 1990-1991 ; Geirnaert 2000 ; Périer-D'Ieteren 2012, 19-31.
- 49 Strohm 1985, 71-72.
- 50 De Poorter 1931, 229 ; De Smet 1974, 148.
- 51 Pas selon Corbellini & Hoogvliet 2020.
- 52 Derolez 1972, 163, 170.
- 53 Ainsworth & Martens 1995, 49 ; Kirkland-Ives 2008, 1042.
- 54 Buylaert 2010a.
- 55 Les paragraphes ci-dessous sont largement basés sur les informations fournies par feu Andy Ramandt, recueillies dans les registres de la cour féodale du Bourg de Bruges, conservés aux AMB, AGR et aux AEB, dans le cadre de ses recherches de doctorat sur l'élite du Franc de Bruges. Nous évoquons sa mémoire avec affection.
- 56 De Poorter 1931, 227.
- 57 De Poorter 1931, 237.
- 58 Macquarrie 1982, 16, 19.
- 59 ARA, RK 17435-53.
- 60 Paviot 2003 ; Mai 2016a et le chapitre du même auteur dans cet ouvrage.
- 61 Voir en particulier l'édition de Heers & Groër 1978 et le commentaire le plus récent, incluant la bibliographie plus ancienne, dans Trio 2021.
- 62 Viaene 1964, 9.
- 63 Voir e.a. Chareyron 2005.
- 64 Storme 1981.
- 65 Trio 2020, 124.
- 66 Lavaert 1984.
- 67 Mai 2016a.
- 68 Mai 2016a, 277. Voir aussi à son propos De Witte 2001.
- 69 Geirnaert 1987, 25 (n° 63).
- 70 Storme 1981, 203.
- 71 Heers & Groër 1978, 42, 450.
- 72 AMB, Adornes-Jeruzalem, 3. Un autre petit cahier de papier (sous le n° 3) avec des notes généalogiques rédigées au début du XVI<sup>e</sup> siècle ne mentionne également qu'un seul Opitius et ensuite son fils Maertin. Il n'y a pas non plus la moindre trace d'autres activités de croisés ou de pèlerins. La copie du XV<sup>e</sup> siècle semble donc s'appuyer sur une version un peu plus tardive et embellie de la généalogie. Une copie du XVII<sup>e</sup> siècle, avec des illustrations héraldiques, de la source perdue de la copie du XX<sup>e</sup> siècle est également disponible au numéro 4. Geirnaert 2007, 344 précise que ces généalogies « datent du dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle au plus tôt », mais il s'agit en particulier de celles qui affirment que Pieter II et Jacob se sont également rendus à Jérusalem.
- 73 Nowé 1929, 388.
- 74 Buylaert 2011.
- 75 Gailliard 1857-1864, III, 103.
- 76 Geirnaert 2007. Sanderus 1973, I, 100 le mentionne par exemple.







2

# L'ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES ADORNES

Une approche critique de  
la généalogie du xvi<sup>e</sup> siècle

Paul Trio

À la fin du Moyen Âge, à l'instar des rois, des empereurs et des seigneurs, les familles nobles ont établi l'arbre généalogique de leur lignée. Cette généalogie devait non seulement relier la génération actuelle encore vivante aux lointains prédécesseurs de la famille, mais aussi en habiller d'héroïsme les débuts. Pour la famille royale française, il s'agissait de se rattacher à certains membres de la famille royale qui avaient réussi à s'échapper de Troie. Nous pouvons également penser à l'histoire des légendaires forestiers, qui seraient à la base de la dynastie des comtes de Flandre.

Par le biais de leurs arbres généalogiques élaborés, les familles nobles du comté de Flandre tentaient de prouver leur parenté avec la famille comtale, ou du moins, dès leurs origines, avec d'anciennes familles de la haute noblesse dans les premiers temps. Pour le patriciat urbain qui avait des ambitions nobles, il n'y avait rien d'autre à faire que de rendre suffisamment prestigieux un début de généalogie généralement assez obscur, surtout en ce qui concernait les générations les plus anciennes. Il ne fait aucun doute que la participation d'un des plus anciens membres supposés de la famille à l'une ou l'autre croisade pouvait servir cet objectif. Après tout, partir en croisade n'était-il pas un de ces idéaux chevaleresques que même les princes et les nobles tenaient à réaliser ?

Il n'est donc pas surprenant que, dans la description du voyage à Jérusalem que Jan Adornes a entrepris avec son père et quelques-unes de leurs connaissances en 1470-1471, il ait raconté une histoire selon laquelle son père et lui étaient les descendants directs d'un certain Opicius, parti en croisade à la suite du comte de Flandre. Il n'est pas illogique que ce même événement soit repris dans une généalogie de la famille Adornes, officialisée au plus tard en 1520-1521 au sein de la famille.

La question est évidemment de savoir si le reste de cette généalogie a également été enjolivé et manque donc de fiabilité, ce qui rend inutile ladite généalogie pour redécouvrir les générations les plus anciennes de la famille Adornes. Une analyse approfondie de cette généalogie du premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle faisant toujours défaut, c'est cette approche qui a été choisie<sup>1</sup>.

## UNE NOUVELLE APPROCHE<sup>2</sup>

Dans les *Archives de la famille Adornes et de la Fondation de Jérusalem à Bruges*, qui se trouvent dans les Archives Municipales de Bruges, plusieurs numéros rassemblent des fragments et des généalogies complètes de la famille Adornes<sup>3</sup>. Sous le numéro d'inventaire 4 (ill. 9) figure même un manuscrit complet contenant une généalogie assez détaillée de cette famille<sup>4</sup>. Définie par une même main en une première partie qui est aussi la plus ancienne, l'histoire commence en 1269 (1270 n.s.) et se termine en 1520 (1521 n.s.). Cette main peut être datée du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Il s'agit toutefois d'une copie d'une autre copie réalisée en 1534 par le greffier de la Ville de Bruges, Adolf van Pamele. Ce dernier a utilisé à cette fin une transcription, collationnée en 1520 (1521 n.s.), de la main de Maarten Snouckaert, lui aussi greffier de la Ville de Bruges<sup>5</sup>. Une autre copie de ce texte collationné de Snouckaert est également conservée dans les *Archives de la famille De Lalaing* aux Archives générales du Royaume<sup>6</sup>.

Dans les deux cas, les données généalogiques des membres de la famille Adornes sont agrémentées de la reproduction en couleur des armoiries qui sont censées y correspondre. Une autre version de texte a également été intégrée dans le *Memoriaelboucxkin* du chanoine Pieter Adornes († 1584), qui n'est pas arrivé jusqu'à nous. Mais on en trouve une copie datant du début du XX<sup>e</sup> siècle sous le n° 3 des Archives Adornes déjà citées<sup>7</sup>. Les trois versions mentionnées du texte avec la généalogie jusqu'en 1520 (1521 n.s.) sont très similaires dans leur contenu, tandis que, dans la forme, seules apparaissent des variantes orthographiques. Cette généalogie du début du XVI<sup>e</sup> siècle est publiée en partie (jusqu'à l'énumération des enfants de Pieter II) ci-après à l'annexe 3, à l'aide de la copie moderne, qui est peut-être remontée à l'original, sans que l'on ait de véritable certitude à ce sujet<sup>8</sup>. L'auteur et la date de rédaction possibles du texte copié de 1520 seront réexaminés plus loin.

En outre, le n° 3 des Archives Adornes contient des notes généalogiques assez dispersées mais intéressantes. Rédigées tant dans le latin qu'en néerlandais de la fin du Moyen Âge, elles datent des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles<sup>9</sup>. Ces notes les plus anciennes ont-elles été préparées en vue de la version plus officielle évoquée ci-dessus ou ont-elles elles-mêmes été reprises de la version officielle ?

Alors, pourquoi maintenant une autre édition et une autre étude de cette généalogie des Adornes (GA), qui s'étend jusqu'en 1520 (1521 n.s.) et qui a été récemment décriée par plusieurs historiens, y compris dans le présent ouvrage, pour son manque de crédibilité ? Le peu de fiabilité attribuée à la GA tient peut-être en premier lieu à une entrée en matière passablement

invraisemblable en 1269 (1270 n.s.). Mais, de plus, en raison des nombreuses modifications, pas toujours heureuses, apportées ultérieurement à cette version de la GA – pensons par exemple à la généalogie de la famille Adornes dans l'ouvrage généalogique assez connu *Bruges et le Franc* –, on risque de jeter le bébé avec l'eau du bain<sup>10</sup>. L'énorme ouvrage en six volumes de Gailliard, contenant les généalogies des familles nobles et bourgeoises de Bruges et des environs, doit en effet être considéré comme une sorte de synthèse de divers travaux généalogiques antérieurs, l'auteur tentant d'aboutir sur cette base à un nouvel ensemble, sans s'interroger sur l'exactitude de ces informations. Sa version des faits a longtemps fait autorité<sup>11</sup>. C'est pourquoi, pour toutes ces familles, il est nécessaire de remonter à la généalogie la plus ancienne possible, indépendamment des ajouts et omissions ultérieurs. En soi, ce n'est peut-être pas toujours une garantie de tomber sur une généalogie établie avec une forme de critique historique valable pour l'époque. Mais cela vaut la peine d'essayer.

Au fil du temps, les exemplaires de la GA du début du XVI<sup>e</sup> siècle décrite ci-dessus ont reçu suffisamment d'attention pour être inclus dans les grands recueils généalogiques ultérieurs. Un certain nombre d'entre eux sont d'origine brugeoise<sup>12</sup>. Ainsi, une généalogie de la famille Adornes a dû se trouver dans la grande collection d'arbres généalogiques et de documents apparentés constituée par Jacob Antoon Kerchof (1625-1685) et récemment achetée par la Bibliothèque publique de Bruges<sup>13</sup>. C'était et c'est toujours le cas dans la collection de Jan Idesbald Masin (1631-1694)<sup>14</sup>. Il en va de même, par exemple, pour la généalogie détaillée, moins accessible car appartenant à une collection privée, de l'Yprois Jan Lodewijk de Joigny de Pamele (vers 1655-1697), qui peut être considérée comme un des meilleurs stades dans la transmission des données généalogiques<sup>15</sup>. Pieter Donche a pu montrer que des échanges de données ont eu lieu entre Kerchof et Masin. Dans bien des cas, bon nombre de généalogies rassemblées par ces généalogistes brugeois présentent d'étonnantes similitudes, ce qui ne les empêche pas de continuer à différer en raison d'ajouts et d'omissions. Si ces généalogistes sont régulièrement redevables les uns aux autres, une forte ressemblance pourrait bien sûr être liée, pour une généalogie particulière, à l'utilisation d'un même enregistrement<sup>16</sup>. Quoi qu'il en soit, il semble qu'en ce qui concerne les généalogies ultérieures de la famille Adornes, le texte, tel qu'il se trouve dans la GA décrite ci-dessus et qui fait maintenant partie des « archives domestiques », leur a chaque fois, d'une manière ou d'une autre, servi de base<sup>17</sup>.

Dans certains cas, divers ajouts et omissions ultérieurs ont considérablement déformé le texte de base.

Mais quelqu'un comme De Joigny de Pamele a repris plutôt fidèlement le texte de la GA, surtout pour les générations les plus anciennes. Cet auteur, qui a souvent puisé dans les données archivistiques, passe, nous l'avons dit, pour un chercheur consciencieux. Le respect assez strict de la version originale de la GA en témoigne. Nous y reviendrons. Il est tout à fait logique également que des généalogistes qui ont constitué une grande collection d'arbres généalogiques aient utilisé, pour plus de facilité, des généalogies déjà plus ou moins finalisées et répondant à leurs exigences. Quand, surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, on a commencé à publier de vastes aperçus généalogiques, parmi lesquels on peut compter *Bruges et le Franc*, on avait suffisamment de choix pour élaborer une généalogie bien étoffée. En dehors de l'ouvrage de Gailliard, nous avons cependant trouvé une autre généalogie imprimée de la famille Adornes, qui est très proche, dans son essence, de ce que propose la GA<sup>18</sup>.

C'est la raison pour laquelle, dans notre contribution, nous revenons à l'essentiel en nous concentrant uniquement sur la version généalogique la plus ancienne et, à première vue, la plus originale, telle qu'elle a été rédigée ou copiée au plus tard en 1520 (1521 n.s.). Bien qu'il soit presque certain que le ou les auteurs aient pu utiliser des notices généalogiques établies auparavant, comme ce fut notamment le cas pour une autre famille brugeoise importante, la famille Bonin<sup>19</sup>. La sobriété des données sans dates de cette généalogie présente un certain parallélisme avec celle de la GA, comme nous l'expliquerons plus loin. Bien que cette généalogie Bonin ait été écrite à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, nous ne pouvons pas nous défaire de l'impression qu'elle était également basée sur des références plus anciennes, remontant peut-être au XIV<sup>e</sup> siècle.

Dans l'édition et la discussion de la GA, nous nous limiterons aux générations les plus anciennes, c'est-à-dire jusqu'au milieu du XV<sup>e</sup> siècle environ. De ce fait, les données qui se rapportent principalement à la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle et une grande partie du XV<sup>e</sup> seront utilisées pour vérifier le sérieux des informations fournies par la GA. Durant cette période, en effet, il existe d'autres sources, en particulier archivistiques, qui permettent de mieux vérifier les informations fournies par la GA. Nous passerons ensuite à la période antérieure à 1350 environ, où il existe beaucoup moins de documents d'archives disponibles sur la famille Adornes, bien que la contribution de Dumolyn et Speecke dans cet ouvrage apporte quelques découvertes récentes d'un grand intérêt. Pour cette première période, nous devrions donc plutôt rechercher des indications indirectes que peuvent nous fournir d'autres types de sources. Dans le cadre de cette recherche, nous nous concentrerons principalement sur les alliances répertoriées, une







# 3 LA FONDATION DE JÉRUSALEM, MICROCOSME DE LA SOCIÉTÉ DE LA FIN DU MOYEN ÂGE

Une interaction avec la Ville Sainte



Aujourd'hui encore, la chapelle de Jérusalem de Bruges est une propriété privée. Ce qui permet de préserver une tradition lancée par la famille Adornes il y a quelque six cents ans. Par ailleurs, la recherche scientifique relative à la Fondation de Jérusalem et à la chapelle de Jérusalem ne s'est jamais exclusivement concentrée sur l'importance de l'expérience des Lieux saints dans la chapelle. La question de la « privatisation » ou de la « délocalisation » de Jérusalem dans la Fondation et la signification de la *Memoria* ont également été abordées, de même que le lien avec l'élaboration de l'identité familiale<sup>2</sup>. La structure du complexe, en particulier, qui s'apparente beaucoup à celle d'une résidence noble, montre que la Fondation de Jérusalem ne visait pas tant à servir une privatisation du message de salut chrétien qu'à favoriser une interaction entre différents domaines et concepts : privé et public, sacré et profane, familial et caritatif. D'entrée de jeu, la construction de la chapelle de Jérusalem n'a pas été une initiative isolée : elle faisait partie d'un ensemble complet, qui comprenait, outre la chapelle, une résidence pour le chapelain, des maisons-Dieu et des bâtiments d'exploitation, et surtout un palais urbain pour la famille du fondateur (ill. 4-5). Dans ce contexte, c'est la chapelle de Jérusalem qui donnait tout son sens à cet ensemble de bâtiments, avec tous ses éléments et fonctions (ill. 17)<sup>3</sup>. Un hospice pour douze veuves pauvres, l'hospice de Jérusalem, était intégré dans le complexe (ill. 44-45). Plusieurs communautés monastiques, en particulier les Chartreux et les Carmes de Bruges, étaient impliquées dans les services religieux, les messes et les processions. Une Confrérie de Jérusalem a même été fondée dans la chapelle. Les jours de fête, de nombreux visiteurs assistaient aux messes et autres offices de prière. Tous ont contribué activement à la matérialisation de Jérusalem à Bruges, comme le montre l'exposé suivant.

## LA FAMILLE DU FONDATEUR : MEMORIA, REPRÉSENTATION, GÉNÉALOGIE

Comme beaucoup de fondations médiévales, la chapelle de Jérusalem à Bruges était étroitement liée à une représentation prestigieuse, à la quête de la mémoire et de la commémoration, et à la légitimation des positions dominantes. La Ville Sainte, pour laquelle les hommes de pouvoir guerroyaient depuis toujours et qui était considérée comme une préfiguration terrestre du royaume des cieux, correspondait parfaitement à ces objectifs. Pour quantité de gens, surtout au xv<sup>e</sup> siècle, le pèlerinage à Jérusalem n'était pas seulement une démarche religieuse, avec la perspective du salut éternel, mais il donnait également aux pèlerins l'occasion d'attirer l'attention du public et de relever leur statut. Vers 1500, nombre de patriciens ont acquis le titre de chevaliers de l'ordre du Saint-Sépulcre et ont été autorisés à porter sur leurs armoiries la Croix de Jérusalem<sup>4</sup>. Anselm Adornes lui-même, tel qu'il est présenté dans cet ouvrage, est aussi un exemple évident de cette élévation de statut associée à Jérusalem<sup>5</sup>.

Il est impossible de prouver que le père d'Anselm, Pieter II, et son frère Jacob Adornes ont entrepris un pèlerinage à Jérusalem. Néanmoins, leur ambitieux projet, la fondation d'une chapelle avec résidence et complexe de bâtiments dédiés à Jérusalem, est difficilement concevable sans référence à ces aspects séculiers de la piété axés sur Jérusalem et les pèlerinages en Terre Sainte. Le fait que la maison de maîtres des fondateurs jouxte la chapelle ne laisse aucun doute sur les prétentions de la famille en termes d'apparence et de représentation. Le testament de Pieter Adornes (mai 1452) exprime clairement la conception du complexe comme « propriété du clan familial ». Il y stipule que la maison située près de la chapelle ne peut être ni vendue ni louée, mais qu'elle doit toujours rester en possession de la famille<sup>6</sup>. L'extension ultérieure de la maison et de la chapelle par Anselm Adornes accentue encore cet aspect de représentation. Un détail révélateur de cette prétention est le petit oratoire orné d'armoiries qui, comme élément charnière entre le séjour terrestre d'Anselm, pèlerin et chevalier de Jérusalem, et la chapelle proprement dite, affirme en quelque sorte sa *Devotio* intérieure (ill. 24)<sup>7</sup>.

À l'intérieur de la chapelle, le chœur confirme ce principe. Il est relié à la maison de maîtres par un couloir. Ce couloir donne également accès à une chapelle privée dans la chapelle, qui est évidemment elle-même une chapelle privée. Le lien étroit et systématique entre le culte de Jérusalem et la représentation du statut est évident. De même, l'architecture à deux étages de la tour, au-dessus du chœur et de la crypte, n'est pas seulement une représentation topographique du Golgotha à Jérusalem, mais aussi une tentative réussie de mise en scène de la position des seigneurs de la maison<sup>8</sup>.

Comme toutes les chapelles familiales de la fin du Moyen Âge, la chapelle de Jérusalem à Bruges n'avait pas seulement une fonction représentative, elle devait aussi fonctionner comme *Memoria*, le mémorial officiel et sacré des défunts de la famille<sup>9</sup>. À l'origine, Pieter II Adornes avait l'intention de faire construire son monument funéraire dans la chapelle, mais il a finalement été inhumé dans la chartreuse brugeoise du Val-de-Grâce, où il s'était retiré en 1454<sup>10</sup>. Ce n'est qu'à partir d'Anselm Adornes, dont le tombeau situé au milieu de la chapelle, devant le calvaire, et achevé en décembre 1483, que la chapelle est ostensiblement devenue le lieu de commémoration des défunts de la famille<sup>11</sup>. Le tombeau est un des rares exemples complets et respectant sa destination d'origine de l'art funéraire brugeois du xv<sup>e</sup> siècle (ill. 12, 23 et 28).

La double tombe en pierre de Tournai foncée, bordée d'armoires, présente les défunts dans un mémorial particulièrement prestigieux. Sur la pierre tombale, Margareta van der Banck et Anselm Adornes sont représentés côte à côte, grandeur nature, dans leur jeunesse, priant les mains croisées sur la poitrine. Leurs têtes reposent sur des coussins, à leurs pieds se trouvent un lion et un chien. Selon toute vraisemblance, la conception du monument funéraire est étroitement liée à l'architecture et à l'iconographie de la chapelle. Le choix de l'emplacement du tombeau en est un indice important. Contrairement au chœur, qui ne convenait pas en raison de sa localisation, et à la crypte, qui était destinée aux tombes des veuves de l'hospice, l'espace central de la chapelle était le décor idéal pour le monument funéraire. En même temps, le couple fondateur assurait ainsi sa participation aux services liturgiques autour de l'autel du Calvaire, abondamment pourvu de reliques. C'est à cet endroit, au pied du Golgotha, que les fondateurs ont leur dernière demeure<sup>12</sup>.

Au cours des décennies suivantes, les épitaphes d'autres membres de la famille ont renforcé la signification de la chapelle comme mémorial, ainsi que comme source et témoignage pour la représentation familiale et généalogique<sup>13</sup>. Grâce à Anselm Adornes, à son pèlerinage en Terre Sainte, à ses succès diplomatiques et à son élévation au rang de chevalier, le prestige de la famille était étroitement lié à la dévotion à Jérusalem et à la résidence de la famille près de la chapelle<sup>14</sup>. Cette constatation devient d'autant plus claire au début du xvi<sup>e</sup> siècle, lorsque le nouvel héritier Jan de la Coste (1494-1537) imprime au patrimoine un nouvel élan. Fils de la fille d'Arnoud Adornes, il veut poursuivre la dynastie<sup>15</sup>. C'est pourquoi Jan de la Coste adopte également le nom et les armoires de la famille Adornes et, après être devenu l'héritier officiel en 1517, s'efforce de rétablir la Fondation de Jérusalem comme symbole de statut

« Le prestige de la famille était étroitement lié à la dévotion à Jérusalem et à la résidence de la famille à côté de la chapelle. »

identitaire de la famille et de la rendre visible aux yeux de ses contemporains. Pour ce faire, il expose notamment en permanence la relique de la Sainte Croix à partir de 1519, s'efforce d'obtenir davantage d'indulgences pour la chapelle, tente vainement de créer, à proximité, un gîte d'étape pour les pèlerins et fonde une confrérie de pèlerins de Jérusalem ancrée dans la chapelle<sup>16</sup>.

Le témoignage le plus impressionnant de la réutilisation par Jan de la Coste de la Fondation de Jérusalem comme représentation prestigieuse de l'histoire familiale est peut-être la galerie des ancêtres de la famille Adornes sur les vitraux de la chapelle (ill. 30.1-6). Six vitraux, chacun divisé en deux parties, montrent un couple de la famille Adornes avec leurs saints patrons, en commençant par Pieter I<sup>er</sup> Adornes et Elisabeth van de Walle, pour continuer par Jan de la Coste-Adornes et son épouse Catharina Metteneye, jusqu'à leurs fils Jeroen et Jacob<sup>17</sup>. Pendant très longtemps, ces vitraux ont été datés de la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, les commanditaires étant Jeroen et Jacob Adornes, les fils de Jan de la Coste-Adornes, qui fermaient chronologiquement la galerie de leurs ancêtres<sup>18</sup>. Cependant, Charlotte Dikken a récemment montré que la série pourrait avoir été commencée par Jan de la Coste dès la seconde moitié des années 20 du xvi<sup>e</sup> siècle et achevée par ses fils après sa mort prématurée, à l'âge de quarante-cinq ans à peine<sup>19</sup>. En faveur de cette hypothèse, on peut noter que Jan de la Coste est représenté comme un fondateur selon le canon, puisqu'il est le seul à regarder le spectateur (ill. 31). Ainsi, selon Charlotte Dikken,







Le comte et la comtesse Maximilien  
de Limburg Stirum et leurs fils  
Hadrien, Gabriel et Edgar, 2019.

## COLOPHON

### Rédaction scientifique

Jan Dumolyn  
Noël Geirnaert

### Textes

Brigitte Beernaert,  
historien de l'architecture et ancienne collaboratrice des  
Service des Monuments Historiques de la ville de Bruges

Véronique de Limburg Stirum,  
présidente d'Adornes a.s.b.l.

Prof. dr. Jan Dumolyn,  
professeur d'histoire médiévale à UGent

Dr. Noël Geirnaert,  
historien et archiviste en chef honoraire de la ville de Bruges

Femke Germonpré,  
archéologue, Raakvlak Bruges

Prof. dr. Jos Koldeweij,  
professeur émérite d'histoire de l'art du Moyen Âge,  
Université Radboud

Dr. Nadine Mai,  
historienne de l'art et collaboratrice scientifique à l'Institut  
für Historische Landesforschung de l'Université Georg-  
August de Göttingen

Frederik Roelens,  
archéologue de la ville, Raakvlak Bruges

Guenevere Souffreau,  
conservateur, Musea Brugge

Dr. Mathijs Speecke,  
historien, UGent

Prof. dr. Paul Trio,  
professeur émérite à la KU Leuven et la KU Leuven Campus  
de Courtrai (KULAK)

Katrien Van de Vijver,  
archéo-anthropologue, Institut royal des Sciences naturelles  
de Belgique

### Recherche images

Séverine Lacante [Hannibal Books]  
Véronique de Limburg Stirum [Adornes]

### Traduction

Marie-Françoise Dispa

### Rédaction

Françoise Osteaux

### Coordination

Stephanie Van den bosch

### Mise en page

Tim Bisschop

### Impression

die Keure, Bruges, Belgique

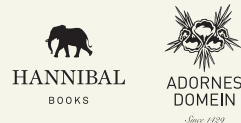
### Reliure

die Keure, Bruges, Belgique

### Éditeur

Gautier Platteau

ISBN 978 94 6466 695 3  
D/2024/11922/09  
NUR 648, 680



© Hannibal Books, 2024  
www.hannibalbooks.be

Tous droits réservés. Aucun élément de cette  
publication ne peut être reproduit, introduit  
dans une banque de données ni publié sous  
quelque forme que ce soit, soit électronique,  
soit mécanique ou de toute autre manière, sans  
l'accord écrit et préalable de l'éditeur.

Tous les efforts ont été faits pour rechercher les  
sources et/ou ayants droit des images figurant  
dans ce livre. Les ayants droit qui constateraient  
que des illustrations ont été reproduites à leur  
insu sont priés de prendre contact avec l'éditeur.

## CRÉDITS PHOTOS

Kristina Altink (p. 122, 135) / Beeldbank Brugge  
(p. 146-151, 210, 214, 215) / British Library  
(p. 16) / British Library, AKG (p. 163) /  
Ann-Sophie Deldycke (p. 114, 184-185, 271) /  
Depositphotos (p. 11) / Father Justin (monastère  
Sainte-Catherine) (p. 160) / Flotar (p. 8-9, 12,  
20-21, 140-142, 144, 165, 166-169, 196-197, 220-  
221) / Éric Gallet (p. 270 (88), 274) / Frans Hals  
Museum, photo Margareta Svensson (p. 198) /  
KIK-IRPA (p. 246, 250-251) / Institut royal des  
Sciences naturelles de Belgique (p. 272-273)  
/ Andrew McAllister (p. 178-179) / Musea  
Brugge (p. 217, 236) / Musea Brugge, photo  
Hugo Maertens (p. 200) / National Museum,  
Gdansk (p. 162) / Raakvlak Bruges (p. 270 (89)) /  
Mathijs Speecke (p. 152-153) / Studio Philippe de  
Formanoir (p. 1, 22, 39, 62-64, 75, 76, 94, 112-113,  
121, 143, 145, 155, 158-159, 161, 164, 170-177, 180-  
195, 202-207(1), 208-209, 211(2), 212-213, 218-  
219, 222-225, 227-229, 232-235, 238-241 (66,67),  
242-245, 247, 252-260, 262-269) / Amélie de  
Wilde (p. 92-93, 96, 111, 136-137, 207 (2, 3), 226,  
241 (68), 261, 304) / Jesse Willems (p. 138,  
211(1)) / Marc Willems (p. 6, 154, 248-249)

Image de couverture: Voûte de la tour, chapelle de  
Jérusalem. Vitraux aux portraits généalogiques de  
Pieter I<sup>er</sup> Adornes et Anselm Adornes.